

Un congrès "au dessus des contingences politiques contemporaines"

L'ALLIANCE antiraciste vient de tenir son congrès. Cet événement est passé à peu près inaperçu. Personne ne s'en étonnera et les dirigeants actuels, moins que qui-conque.

Ils portent, en effet, la lourde responsabilité d'avoir divisé l'Alliance antiraciste, de l'avoir amputée de la plus grande partie de ses éléments actifs, en la réduisant à sa plus simple expression.

Depuis l'exclusion de militants antiracistes convaincus, venus de tous les horizons de l'opinion démocratique, les effectifs de l'Alliance n'ont cessé de diminuer. L'Alliance antiraciste, dévitalisée, n'a fait que piétiner. Elle est absente de toute action réelle de toutes les grandes causes qui, aujourd'hui, soulèvent les hommes libres.

Triste bilan qu'ont eu à présenter les dirigeants actuels devant quelques dizaines de délégués triés sur le volet.

On pourrait facilement, poursuivant la lutte contre le racisme, se dire : voilà la moisson récoltée d'une politique de scission. Pourtant, la vérité est toute autre encore.

Les dirigeants actuels de l'Alliance Antiraciste n'ont pas eu en vue une simple opération politique, en faisant pencher la balance du côté de la réaction, ils ont cherché délibérément à paralyser l'organisation, à empêcher toute action concrète et efficace.

Car ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est l'action, si limitée, si minime qu'elle soit. Celle-ci ferait immédiatement apparaître de quel côté se trouvent amis et ennemis.

Dans ces conditions, il faut égarer l'opinion. L'objectif étant de tout faire pour qu'elle ne prenne pas conscience des véritables dangers.

Un exemple me suffit. Dans un rapport intitulé abusivement « sur la doctrine », et présenté au congrès, l'auteur, après toute une série de considérations confuses et banales, ni chèvre ni chou selon une tradition qui veut que chacun reconnaisse au passage telle phrase, comme l'écho de sa propre pensée, en arrive enfin à un problème concret, celui de l'appartenance « d'antiracistes » au R.P.F.

Qu'un tel problème ait été posé, montre suffisamment l'inquiétude des éléments démocratiques de l'Alliance Antiraciste devant l'orientation que prend de plus en plus leur mouvement. Mais peut-on sérieusement penser, comme on veut bien nous le faire croire, que l'auteur du rapport s'interroge sincèrement sur le degré de fascisme que renferme le R.P.F. Allons donc !

Pour nous, le fascisme ne se révèle pas uniquement devant la fumée des fours crématoires. Nous voulons précisément l'empêcher d'arriver à ce stade bestial.

Les patriotes, les démocrates, les antiracistes ont trop sacrifié dans leur chair et dans leur conscience, ils ont trop perdu de leurs jours, pour ne pas découvrir où gèle le fascisme.

Les Républicains savent, tous les Républicains, que le R.P.F. s'est déjà tristement illustré à Grenoble en assassinant le résistant Voltrin. Les antiracistes ont appris que par haine de race, le commissaire R.P.F. Revoal d'Argenteuil a tiré sur un travailleur algérien. Les patriotes, tous les hommes sensés, savent que le R.P.F. est le regroupement des vichystois, des collaborateurs, des profiteurs de biens juifs.

POURQUOI alors, Bernard Lecache donne-t-il sa caution au R.P.F., en tentant de le placer sur le même plan que les autres partis ? Ignore-t-il les diatribes antidémocratiques du général de Gaulle, ce que le premier passant venu pourrait lui apprendre.

Dans le passé, il ne nous avait pas habitués à tant d'effacement, à tant de modestie.

D'ailleurs, ne pouvant soutenir jusqu'au bout un tel point de vue, B. Lecache fait quelques réserves. Nous jugeons le R.P.F. à ses actes, dit-il, et nous comptons sur les antiracistes du R.P.F. pour le combattre si son action justifie notre méfiance.

Fort heureusement, les antiracistes de tout bord se passent des conseils de M. Lecache.

Dans le meilleur des cas, une

telle position serait de l'infantilisme politique. En réalité, elle n'exprime que la volonté de jeter de la poudre aux yeux pour cacher la nécessité du rassemblement des démocrates contre le fascisme.

L'n'est donc pas vrai que l'action antiraciste soit indépendante « des incidences politiques contemporaines ».

Les incidences politiques contemporaines, c'est qu'il ne se passe pas de jour, qu'un Nègre ne soit lynché aux Etats-Unis où se multiplient les *numerus clausus*.

et les interdicts pour les Juifs. (Pour en convaincre, allez voir les films américains « Crossfire » ou « Le mur invisible », dont les auteurs ont eu à subir les foudres de la commission des activités non-américaines, Hitler, lui, disait non-Aryen. Lisez aussi les livres américains « Sang Royal »

— par —
Charles FELD

de Sinclair Lewis, « Fœcus » d'Arthur Miller ou bien encore cet admirable reportage de V. Pozner « Les Etats-Désunis »).

Dans un numéro de « Droit de Vivre » un certain Jean Denis, voulant faire de l'esprit facile, écrivait « qu'on voulait nous faire détester les Américains, sous le prétexte qu'ils nous envoyaient des dollars ».

Libre à ceux qui reçoivent des dollars de s'en réjouir. Nous, nous préférons et aimons ceux des Américains qui, avec Wallace, lui ont opposé l'intolérance raciale, pour la liberté et la paix du monde. Mais les incidences politiques contemporaines, c'est que d'autres, les mineurs en l'occurrence, reçoivent eux, du plomb américain (et c'est un anticommuniste comme John Lewis, Président du

Syndicat des mineurs américains, qui en fait la constatation).

Les incidences politiques contemporaines, c'est que le général Clay libère la cœenne de Bachewald, Ilse Koch, prête à mordre demain.

Les incidences politiques contemporaines, c'est que les Américains remettent la Ruhr aux mains des nazis, qu'ils mettent sur pied une armée occidentale, dont l'Etat-Major en pleine paix, se trouve déjà à Fontainebleau, et dans laquelle une place de choix est faite à nos côtés, à nos bourreaux d'hier pour faire la guerre à ceux qui nous ont sauvés : les vainqueurs de Stalingrad.

Les incidences politiques contemporaines, c'est que le sang coule en Indonésie, au Viet-Nam, en Malaisie, à Madagascar, en Grèce, en Espagne, enfin en Palestine.

Les incidences politiques contemporaines, c'est qu'on entretient en France une véritable campagne de xénophobie contre les travailleurs immigrés, coupables d'avoir cru que la constitution française autorise le droit de faire grève avec leurs camarades français, pour nourrir décentement leur famille.

On expulse les travailleurs étrangers, les démocrates Espa-

gnols et Grecs, on vient de dissoudre le C.A.D.I. (C.A.D.I. où est la protestation de l'Alliance antiraciste (Lica) ou Lica (Alliance antiraciste) peu importe ?).

M Bernard Lecache n'ignore rien de tout cela. Pourquoi essaie-t-il de placer le problème ailleurs ?

C'est au pied du mur qu'on reconnaît le moignon, et c'est à son action et non aux déclarations platoniques, qu'on reconnaît le combattant antiraciste.

Il reste qu'une union pour l'action de tous les hommes de bonne volonté est possible.

L'heure du choix est venue pour eux. Il s'agit de stopper les progrès de l'antisémitisme et du racisme, et plus généralement de lutter contre toutes les manifestations du fascisme.

Où bien, on est avec les hommes du passé, et alors on se prépare des lendemains amers et saignants.

Où bien, on est avec les grandes masses du peuple ardentes et généreuses, et sans lesquelles rien de valable ne peut être fait.

Si un R.P.F. choisit cette seconde éventualité, je ne me gênerais pas pour lui tendre la main. Toutes les dissertations de M. Lecache n'y pourront rien.

LU pour vous par Roger Maria

Une fois l'occupant chassé...

Nous voici parvenus au terme de la lecture critique de l'excellent témoignage apporté par l'Américain Bartley C. Crum sur le problème juif et la situation en Palestine sous le titre significatif : **Derrière le rideau de soie** (« Behind the silken curtain »).

Tout au long de sept numéros de notre journal, nous avons largement cité textes et documents en les accompagnant de commentaires exprimant notre façon de prendre position, car il est à peine besoin de rappeler, j'en pense, que nous ne sommes pas neutres, que nous ne nous situons jamais « au-dessus de la mêlée », que nous prenons parti, résolument, en acceptant les conséquences pratiques qui découlent de notre orientation pour des progressistes, Français ou non, Juifs ou non, vivant et luttant dans la France d'aujourd'hui.

Accompagnons encore Crum jusqu'à la fin de son voyage... et de son livre.

La leçon qu'il tire de son expérience, c'est que si Juifs et Arabes, délivrés des armées impérialistes et des businessmen étrangers, se trouvaient vraiment en face des problèmes qui les concernent, ils en viendraient aisément à bout, en dépit de difficultés inévitables, mais non pas sans solutions.

Il revient longuement sur la cohabitation possible et dès maintenant effective de deux populations, en dehors de toute contrainte ou supercherie colonialiste. Sur ce point ce qu'a vu et compris Crum nous éclaire remarquablement sur la situation réelle :

Lentement, je voyais se former mes conclusions. Dans la rue, à Jérusalem, j'avais pu voir un Arabe se faisant lire une lettre en anglais, par un petit écolier juif. Je constatai que l'Arabe était enseigné dans toutes les écoles secondaires juives et dans beaucoup d'écoles primaires et que toutes les colonies agricoles avaient au moins un professeur d'arabe. Sur la mer Morte, les Juifs et les Arabes travaillaient ensemble. A travail égal, les Arabes de Palestine recevaient un salaire deux fois supérieur à celui des Arabes d'Egypte. A Haïfa, les Juifs et les Arabes siégeaient ensemble au Conseil municipal dont le maire est Juif;

Juifs et Arabes collaborent dans de nombreux comités, conseils, organisations industrielles ou commerciales. Ainsi, dans l'industrie des agrumes, l'une des plus importantes de Palestine, la collaboration des planteurs d'oranges juifs et des planteurs arabes est un fait reconnu. (...)

Des gouvernements arabes invitent des professeurs de l'Université hébraïque à dresser des plans pour le développement économique de leurs Etats ; des fonctionnaires et des étudiants viennent des pays arabes voisins travailler dans les laboratoires et les instituts juifs de recherches. Il me parut assez paradoxal que les mêmes chefs arabes qui attaquent les Juifs envoient leurs femmes et leur famille se faire soigner à l'hôpital de la Hadassah construit par l'effort sioniste.

Dans la Palestine rurale, je remarquai que les Arabes avaient beaucoup de respect pour les Juifs. En paysans qu'ils étaient ils reconnaissaient les mérites de ces gens qui travaillent la terre avec tant d'ardeur ; qui sont prêts à passer la nuit auprès d'un agneau malade et qui donnent aux actes simples de la terre — planter, moissonner, arroser — une valeur toute pareille à celle qu'ils y attachent eux-mêmes. Ces Arabes-là ont beau entendre répéter par leurs chefs politiques que les Juifs sont des étrangers ne connaissant rien de la Palestine et de ses coutumes immémoriales : ils voient bien de leurs yeux que ces hommes et ces femmes savent endurer les épreuves, vivre dans une région infestée de malaria, lutter de toute leur énergie contre une nature hostile. Ce sont ces simples réalités qu'ils comprennent.

La vérité essentielle sur les relations entre Juifs et Arabes en Palestine, c'est que les batailles politiques que se livrent les couches supérieures n'affectent en rien les relations entre « hommes de la rue ».

Je ne puis découvrir de conflits d'intérêts. L'état social, écono-

mique, sanitaire d'un village arabe était meilleur quand il était plus rapproché d'une colonie juive. Il est indiscutable que les Arabes de Palestine jouissent de conditions de vie bien supérieures à celles de n'importe quel autre pays arabe. Le nombre des naissances chez les Arabes de Palestine est plus élevé qu'ailleurs, la mortalité infantile plus basse ; un travailleur arabe en Palestine touche des salaires plus élevés que ses congénères d'Egypte ou d'Irak, et pourtant ces deux derniers pays n'ont pas de problème d'immigration juive ou « d'invasion sioniste ». C'est précisément parce que la vie y est meilleure que les Arabes, par dizaines de milliers, ont été attirés vers la Palestine et ont passé les frontières de Syrie, de Transjordanie et d'Egypte. Ils continuent, d'ailleurs, à y pénétrer.

Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit de l'inexistence d'un conflit d'intérêts, en dépit de l'absence de haine ou d'animosité dans les rapports quotidiens, en dépit des marques d'amitié entre voisins dont j'ai été témoin, en dépit de tout cela, la rivalité est manifeste dans les couches supérieures, — on ne peut le nier.

Cette question des relations entre Juifs et Arabes finissait par m'obséder. Les deux parties de la population me disaient qu'elles s'entendraient si on les laissait faire. Et lentement, cette conviction me pénétrait, lentement cette vérité devenait pour moi de plus en plus évidente que, à chaque pas, ouvertement ou secrètement, intentionnellement ou par ignorance, des influences étaient à l'œuvre qui, agissant sur les deux fractions de la population, entretenaient la tension entre elles.

Il n'y avait pas à en douter : l'entente entre Juifs et Arabes était redoutée de certains intérêts. Deux groupes distincts, pour des raisons qui leurs sont propres, s'opposent à ce qu'il y ait une Palestine juive. Le premier groupe est formé par les

rois arabes et les effendis. Le deuxième, par l'impérialisme britannique. Et ces deux groupes, « alliés passivement » selon le mot du Dr Einstein, n'en forment qu'un contre l'ennemi commun. Voilà donc quel était, dans ce tableau, le rôle de l'impérialisme (p. 250-251-252).

La citation est longue, mais je crois qu'elle valait d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Ajoutons que l'impérialisme britannique n'est pas seul en cause : l'impérialisme américain assure la relève, avec le consentement résigné du Colonial Office qui sait bien que le vieux impérialisme anglais est hors d'état aujourd'hui de maintenir seul le système d'exploitation, de police et de division qui fit sa sanglante grandeur et la fortune d'une minorité de familles parasitaires dont les privilèges reposent sur d'incroyables misères.

Nous sommes à l'époque historique où les peuples coloniaux ou dépendants associent à leur volonté de libération nationale le souci de conquérir des conditions de vie sociale meilleures. ET ILS Y PARVIENNENT ENFIN.

La face du monde s'en trouve dès maintenant changée. Chaque homme de progrès, luttant pour le droit et la liberté, doit consciemment se trouver à sa place dans cet immense combat. Et il est bon de connaître avec précision l'effort des autres pour mieux comprendre la signification de son propre effort. C'est ce à quoi nous aide avec honnêteté Bartley C. Crum, qui dit lui-même :

Le rôle de l'avocat est de rendre simple ce qui paraît complexe. Je suis convaincu que le problème posé par la Palestine est dans le fond moins compliqué que certains ne le croient (p. 309).

Son livre en est la plus efficace démonstration. Après l'avoir lu, on a le sentiment d'y voir parfaitement clair et c'est déjà un élément de la victoire que de dissiper les brouillards artificiels dont un monde condamné essaie de voiler son agonie.

« Le soleil se lève encore... »